

Fin de parcours

Andrée Dahan

Numéro 65, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4796ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dahan, A. (2003). Fin de parcours. *Brèves littéraires*, (65), 35–40.

ANDRÉE DAHAN

Fin de parcours

C'était tout ce qu'il lui restait. Un ramassis de petits documents jaunis, archives d'un temps révolu, deux ou trois vêtements et l'exil qu'il endossait tous les matins avec la certitude que le temps même ne viendrait pas à bout d'en user la trame. Il feuilleta rapidement les papiers, en sélectionna deux, plaça les autres dans l'évier, en fit des boules et flamba une allumette. Le feu prit lentement et tout à coup s'intensifia. Des volutes de fumée grises accompagnaient les flammes ; tout ce qui avait contribué à nourrir ses souvenirs n'était plus que d'infâmes restes noirs ourlés encore de rouge incandescent. Pour la deuxième fois de sa vie, il regardait, silencieux, se consumer un passé devenu archaïque.

Les deux autres documents placés en évidence sur la table témoignaient l'un de son identité et l'autre de titres de propriété à tout jamais confisqués par les nouveaux maîtres de son pays. Il y jeta un dernier coup d'œil. Sur le premier, la main d'un fonctionnaire avait écrit en lettres arabes, à l'encre bleue, son nom, le nom de ses parents, la ville où il était né et sa date de naissance. 1944. Quand il eut un an, son père s'était écrié, joyeux : « Fils, nous fêtons ton premier anniversaire et l'armistice ! C'est de bon augure ! ».

Trois ans plus tard, le sionisme perpétrait ses premiers massacres sur leur terre. Officiellement, il n'avait plus de pays, il n'était pas né, il vivait sans racines, hors de lui-même, hors du temps et de tout espace. Il était l'exilé, l'homme qui, ayant perdu ses repères, était celui qui n'était pas.

Il dénombra deux ou trois choses à faire avant de partir. Débrancher les appareils, placer en évidence, avec son testament, une mallette noire contenant photographies et reportages qu'il n'avait pas eu le courage de détruire puis vider sa boîte vocale. Il y avait deux messages. L'hôpital lui fixait la date de l'opération et le priait de rappeler. Le deuxième était vide. Il composa le chiffre 5. C'était « une personne de l'extérieur », lui disait-on. Sans plus réfléchir à la provenance de l'appel, il enfila son imperméable et referma la porte derrière lui.

La Résidence se trouvait à quelque huit kilomètres de là. Il songea qu'il accomplissait ce trajet quotidiennement et, avec un geste las de cérémonial imposé depuis bientôt quatre ans, il s'installa au volant, mit le moteur en marche, baissa le volume de la radio qui diffusait sur un ton neutre le même fatras de nouvelles, assassinats et autres cruautés politiques, internationales et qui réussissait, tous les matins, ce coup de force de le sortir de ses gonds. Puis il choisit de longer cette fois-ci le fleuve. Une immense veine centrale coupait le cœur du Saint-Laurent et charriait ses pulsions de vie parmi des éclats d'argent et de branches brisées. Il ne put s'empêcher de penser à cet autre fleuve, le Nil aux bords duquel sa famille s'était réfugiée autrefois.

À quelques détails près, c'étaient les mêmes rives, la même force tumultueuse, les mêmes courants contraires, la même fascination. L'eau, toujours l'eau. Quelque loin que portait son regard, elle était omniprésente, irrémédiablement liée à ses joies, à ses tourments. L'eau l'avait porté d'exil en exil, le transportant de la haine des uns à l'indifférence des autres, des lueurs d'espoir aux déceptions, des tourments les plus acérés à la soif d'une paix intérieure depuis longtemps perdue. L'eau, c'était sa mémoire morte, sa boîte noire, conservatrice fidèle de ses obsessions, de ses désirs contrariés lui renvoyant quand il la regardait, les ondes de choc d'une vie intensément dérégulée par une politique partielle et meurtrière. Aujourd'hui, du contact presque physique de l'eau, surgissaient des images de sa prime jeunesse. Mouna et lui amoureux l'un de l'autre se réfugiaient parfois, le soir venu sur la colline sous quelque olivier et, assis côte à côte, lisaient des poèmes faisant passer la brûlure de leurs émois dans les mots des autres. Au loin, vue sous ce grand angle, la mer dressait pour eux la cartographie de l'infini. S'y perdre, c'était leur lien. La mer, sa mouvance, sa lumière, c'était leur alliée. Le lieu de tous les possibles, toute turbulence gommée par la rassurante pureté du trait de la ligne d'horizon. Pourtant l'abîme était proche. La famille de Mouna émigra définitivement. Rupture brutale !

Il lui avait écrit quand il avait appris son veuvage et l'avait retrouvée un soir dans un bistro de la rue Saint-Vincent encore plus belle qu'autrefois. Au fur et à mesure qu'ils parlaient, il avait senti comme un

apaisement, la fin d'une impasse, d'un exil intérieur, l'accession à un pays longtemps défendu. Lui et elle enfin réunis ! Ce devait être cela, ce qu'on appelle sérénité : cette disparition du sentiment d'étrangeté et la reconnaissance de sa souveraineté dans le regard de l'autre.

Il pénétra dans la chambre 204, elle était assise face à la porte. Les yeux bleus se tournèrent vers lui. Aucun sourire ne vint entrouvrir ses lèvres. Il la regarda, détailla ses traits, la douceur et l'ovale du visage. Avant de s'asseoir, il tira les rideaux. Le fleuve envahit en force la pièce, refoulant de ses coulées de lumière et de vie l'austère fonctionnalité des meubles et des objets. On pourrait croire à une volontaire ascèse, une vie monastique. Les livres, la télévision, les petits objets que la vie accumule : boîtiers, plantes, réveille-matin, bijoux, souvenirs d'autrefois devenus inutiles pour qui perd la mémoire, tout avait disparu. Et elle, elle le recevait toujours de la même façon, assise, à contre-jour, sur ce fauteuil, silencieuse, absente. Comme la pensée entre eux disparue.

Il fit glisser la porte vitrée et des sons graves portés par le vent vinrent s'éteindre dans la chambre nue.

« Tu as soif, Mouna ? Un peu de thé ? Ou peut-être un peu d'eau ? »

L'oubli de boire, l'oubli du désir de boire, l'oubli du vouloir. Dépérir lentement jusqu'à n'être plus là ! Le silence s'était glissé entre eux comme une muraille s'élevant tous les jours un peu plus, devenue maintenant forteresse. Et tous les jours, il lui fallait

cogner à la porte. Coups de butoir et d'espoir, de tendresse et de détresse pour la tirer de sa torpeur, faire dériver cette force descendante qui l'emportait irrésistiblement. Mais la lutte était trop inégale !

Il lui fit face. Il en avait fini avec les illusions, ces pauvres rêves fous chargés d'espoir qui crèvent à la surface de nos vies comme des bulles puantes. Non, elle ne retrouverait plus jamais la mémoire. « Ne vous découragez pas, lui répétait-on, il faut l'entretenir de souvenirs. »

De souvenirs ? Mais desquels ? Du désastre de 1948, début des massacres sionistes ? De la vie étriquée de leurs compatriotes ? Fallait-il la plonger dans le passé meurtrier ? Non, il ne pouvait pas jouer à la guerre, il ne pouvait pas, comme un prestidigitateur sur une scène, tirer de son chapeau quelque récit de leur mémoire profanée pour s'en amuser !

Ils descendirent l'allée qui menait au fleuve. Son plan était fait. Ils s'en iraient tous deux. Lentement, ils s'enfonceraient jusqu'à perdre pied, lui enchaîné à elle et l'eau glauque et froide se refermerait sur les brumes du passé. Il l'attira encore une fois contre lui. Ils ne faisaient plus qu'un. Un à humer entre les senteurs des cèdres, l'odeur de la terre mouillée. Un à entendre le sanglot qui le secouait, irrépressible. Comme un grondement rauque, celui d'un torrent qui se précipite vers sa fin.

« Monsieur K. » dit, au loin, une voix essoufflée. L'infirmière accourait au devant d'eux. « Monsieur K. Vous avez reçu un appel de l'étranger. De

Bethléem. C'est Rachid, votre fils. Il vous demande de le rappeler d'urgence. Il essaye de vous atteindre depuis quelques jours déjà. C'est à propos de Jénine. Il a parlé de témoignages ou... de documents... des vôtres, je crois... je ne sais plus... Il en a besoin. Un film à écrire avec un cinéaste israélien. Il a parlé aussi de photos en votre possession... Voilà, dit-elle en prenant le bras de Mouna, je m'occupe de votre femme. »

Il demeurait perplexe. Il faisait partie de la génération qui s'était perdue entre indignité, soif de paix et désespoir et l'optimisme de son fils n'effacerait jamais un demi-siècle d'humiliations. Rachid, lui, appartenait à la lignée des révoltés et des revendicateurs. Oui, bien sûr, il l'aiderait une fois de plus ! Il poussa un profond soupir et lentement remonta l'allée. Pour lui comme pour Mouna, ce n'était plus qu'une question de temps. Pour son pays, c'était une question de droit.